

Derniers vers (Anna de Noailles)

Anna de Noailles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Mission

J’ai reçu dans mes yeux le jeune éclat du jour
En sentant mon plaisir moins sacré que ma tâche ;
Repoussant les repos heureux, j’ai, sans relâche,
Exalté l’univers et le perfide amour.
— Et tu m’avais choisie, ô Monde, pour transmettre
À ce vague infini qui semble t’intriguer,
Et que l’homme poursuit par d’innombrables guets,
Le secret éclairci des choses et des êtres.

J’accomplissais la dure et noble mission :
Le rêve, la douleur, l’effort, la passion,
L’horizon coloré, les grâces naturelles
Envahissaient mon âme et se fiaient à elle
Pour que rien ne périt du véhément trésor…
Je fus l’asile sûr, l’activité du port,
Le lien palpitant de la terre à la nue,
Le négoce divin par qui tout continue !
— Vous que je porte en moi, flamme, azur, océan,
Puisque je vais mourir, que dirai-je au néant ?

Reproche

Qu’importe que dans l’ombre existent
Ces beaux astres brillants et tristes
Dont les feux ne connaîtront rien

De leur empire aérien !
Mais que mon regard les assiste,
Que mon rêve, ample et soucieux,
Veuille parer mon corps qui passe
Des vastes bijoux de l'espace ;
Que mon œil, habitant des cieux,

Erre sur cette piste immense
Où rien ne cesse, ne commence,
Alors que la chair et l'esprit
Vont par la mort être surpris
Et quitter leur fière démence,
Ô Monde insensible et distrait,
Pour qui rien n'est utile ou vrai,
Dans la nuit respirante et fraîche
Voilà l'injurieuse flèche !

Obsession

L'enclos qui te retient, le tombeau qui t'opprime,
Je les vois en tous lieux.
Je crois que c'est l'azur, les chemins et la cime
Qui recouvrent tes yeux.
Tu dors sous l'univers, le corps détruit, la face
Plongeant dans la torpeur,
Et moi, errant encor, quelque pas que je fasse,
Je marche sur ton cœur !

Visite à Port-Royal-des-Champs

L'espace, une tiédeur nuageuse, et le chant
D'une source entravée, et qui va s'épanchant
Dans la mousse touffue. Au lointain se dessine
Le jardin de Pascal, la stèle de Racine,
Le colombier, avec son toit épais et roux,
Dont le modeste aspect tranquillement persiste,
Dominant le lointain et le royal courroux
Qui transperça le cloître et les cœurs jansénistes.

Les tilleuls, neufs et courts, ouvrent des bras tranchants.
Un blanc volubilis, à Port-Royal-des-Champs,
Est, ce matin d'été, brillant dans la résille
Qu'un rais vif du soleil noue ainsi qu'une vrille
À sa faible corolle au parfum de vanille.
Le jour mol et lassé repose sur le val.
Quoi ! c'est sous ce ciel lourd, sur ce morceau de terre,
Dans l'hostile rigueur du monde végétal,
Que l'esprit scrupuleux, moqueur, sublime, austère,
Vit resplendir soudain le Christ oriental
Tel qu'un jour il priait au Jardin des Olives ?
— Ni l'espace distrait, ni le bruit des eaux vives,
Ni le cours régulier des distraites saisons
N'ont imposé le doute à la haute raison !
Et je lève les yeux vers la nue, où s'allongent
Les nuages touffus qui dédaignent nos songes,
Et nous mépriseraient de languir aussi bas !
— Partout où mon regard a scruté la nature
J'ai vu l'effacement muet des créatures,
Sur qui se renouvelle un printanier combat.

Rien ne vient conserver l'humaine réussite !
Pas même une ombre pâle et pas même un écho
Ne flottent dans l'azur où l'été ressuscite
L'avoine scintillante et les coquelicots

Qui règnent sur l'argile où s'écroula César !
Les temples de Sicile, en leurs suaves sites,
Palpitent par le chaud glissement des lézards,
Cependant que les dieux, riants ou redoutables,
Sont inconnus des flots murmurant sur le sable.
— Pascal, suprême esprit, croyant persécuté,
Voici encore un vain, un animal été.
Que reste-t-il de vous, songeur, prince des hommes ?
Le siècle, captivé, vous écoute et vous nomme.
Mais cet encens ne peut toucher votre néant.
Je contemple l'éther, j'entends les océans,
Je suppute en tous sens la ténèbre et l'aurore,
Je confronte l'orgueil des humains et des cieux,
Et vous disiez : « Que de royaumes nous ignorent ! »
Quand votre âme exhalait son rêve ambitieux.
Sur vos cendres, le globe a le même visage.
Les roses poivriers, de leur mince feuillage
Font un dessin ténu sur les brillants chemins
De l'Hellade où marchaient Socrate et Diogène.
Innocence du temps, force que rien ne gêne !
Les caféiers fleuris, au parfum de jasmins,
Enivreront sans fin, de leur heureuse haleine,
Les bois empanachés de l'azur tropical.
Seul l'univers triomphe, ascétique Pascal !

— Et j'erre ce matin dans l'enclos romanesque
Où le bocage étend sa verdoyante fresque,
(Qui, pareille à l'églogue, a des gestes penchants),
Sur l'horizon houleux que vos yeux contemplèrent.
— Beau visage busqué, mon cœur eût su vous plaire
Par l'âpreté rêveuse et triste de mon chant !
J'ai, sans trouver les mots, qu'un seul de vous dépasse,
Tendu l'oreille au calme effrayant de l'espace.
J'ai tout interpellé, j'ai porté tous les faix.
Je connais l'infini du songe insatisfait.
Même avant le tombeau, mon front gît où vous êtes.
J'entends l'éboulement du sable sur la tête,
Et ce sombre « à jamais » niant les paradis !
Tous les doutes poignants, votre voix les a dits.
Et cependant, un Dieu de vos sanglots découle ;
Votre âpre solitude a rejoint une foule.
Vous avez abaissé, sous les cieux ennemis,
La fierté des corps vifs et des corps endormis.
Je reste un vaisseau droit qui domine la houle !…
Midi vient tout à coup, comme un éclatement,
Teinter d'un clair argent le tiède firmament
Où sommeille la pluie.
Où sommeille la pluie.Un pigeon qui roucoule,

Et dont le chaud soupir va dans l'air s'épanchant,
Voile soudain votre ombre et me rend à moi-même.
— Je m'éloigne de vous, sombre ange trébuchant
À qui la mort offrait des promesses suprêmes.
Un cœur plus accablé refuse tout problème…

Résignation

Quand on a tant aimé, tant loué l'univers,
Et que l'immense azur et l'éclatement vert
Viennent rompre avec nous leurs grandes fiançailles,
On combat, on languit. L'inégale bataille
Irrite en notre esprit l'affront d'avoir vécu.
Puis, lassé de souffrir, épuisé, juste et chaste,
Le cœur conçoit enfin, avec un sens aigu,
L'innocence du sort, favorable ou néfaste.
Et l'esprit, dédaignant ce qui lui semblait dû,
Contemple calmement le monde hostile et vaste,
Où l'homme, hôte pensif, n'était pas attendu !

Contemplation

Je regarde les cieux : un fracas de lumière
Émane du soleil, sa turbulente essence
Dans l'azur infini joyeusement élance
Le séculaire appel et la force première.
Et puis l'ombre survient. La nocturne pâleur
Autant que l'or du jour intrigue le regard ;
On voit errer au ciel l'inflexible hasard
Dans la pulsation des étoiles en pleurs.
Nul amour, nul secours, nulle miséricorde
De l'abîme d'en haut sur l'homme ne s'abaisse.
L'effrayant univers l'ignore et le déborde.
Vanité de l'espoir ! ô stoïque paresse !
Vous envahissez l'être et vous rendez oisif

L’esprit toujours trahi par l’espace insensé.
— Et c’est l’étonnement d’un front contemplatif
Qu’on puisse écrire encore après avoir pensé !

Le sommeil m’envahit

Le sommeil m’envahit, je suis lucide encor.
La torpeur, dans ma main, descend comme une rose.
Je palpe, ainsi qu’un roi qui tient un globe d’or,
Le monde inférieur sur qui je me repose.
Mon esprit soulevé dédaigne ce qui fut.
Nul souvenir du jour, plus de mémoire amère ;
Magnanime oiseleur délaissant ses affûts,
Le temps m’accorde un pur mépris de l’éphémère !
Augustes sentiments au rebut : gloire, amour,
Combat de tout instant pour trouver dans les hommes
L’enchantement secret, cet étrange secours
Qui menace, accomplit, détruit ce que nous sommes,

Vous n’êtes plus qu’un fin tourbillon dans mon sang !
L’excès et la langueur guérissent d’être avide.
Le soir qui s’obscurcit n’est soudain qu’un absent.
Et je contemple, avec un œil épris du vide,
Le délicat regard qu’ouvre en la nuit solide
La fêlure aérée et pure du croissant !

Différence

Le plaisir, plein de connaissance,
Dans son présomptueux élan,
Mêle à sa joueuse puissance
L'adresse des cœurs violents.
Il sait, par la chair et par l'âme,
Ce que recèle l'univers.
Rien ne lui nuit, rien ne le blâme,
Les secrets lui sont découverts.

Il est solennel et frivole,
Il peut se vanter sans erreur.
Que l'on moque l'oiseau qui vole,
Si l'on méprise le bonheur !
Son allégresse perspicace,
Sans interroger l'horizon,
Court et repose dans l'espace.
Toujours le plaisir a raison.
— Mais, gagnante silencieuse,
Qui s'avance, l'œil triste et coi,
Altière et pourtant soucieuse,
La douleur ne sait pas pourquoi…

Détachement

Le silence du ciel immense,
En ce soir vert et bleu d'été,
Semble prodiguer sa clémence

Aux frais branchages agités.
Les vifs mouvements des feuillages
Que l'allègre vent réjouit,
Sont, dans l'éther épanoui,
Accordés avec les nuages.

— Candeur du monde végétal
Sur qui se meut l'éther agile,
Vous qui comblez mon souffle égal
D'un plaisir restreint et tranquille,
Mon être est oublieux et clos,
J'accepte ce charme économe ;
Je n'ai plus, dans ce bref repos,
L'orgueil qui fait l'honneur de l'homme !
Je ne reconnais pas mon cœur,
Ma violence, ma sagesse,
Cette force d'insigne acteur
Que tout concerne, que tout presse,
Je respire nonchalamment,
Lasse du sort qui me défie,
Et méprisant la vaine vie
Jusqu'en mon plus noble tourment !

Les jours ont fui

Les jours ont fui. Qu'est-ce qui peut changer ?
Vos os toujours sont au sol mélangés.
Le temps sur moi, d'un pas régulier,
Meurtrit un cœur à tout mésallié.

Je hais en vous, espace aérien,
L'été si dur à qui n'espère rien !
Partout où l'homme a placé l'infini,
Je n'aperçois que de basses cloisons.
La verte branche où va mûrir le nid
Sera rompue en la froide saison.
Le sort sanglant accable et désunit
Ce que nouaient l'amour et la raison.
— Et sous le ciel où tout est bref et vain,
Je fus cet œil, plein d'un songe divin !

Amitié pour la mort

Amitié pour la mort, voyage sans encombre
Vers l'asile indulgent qui garde les fuyards !
Paisible lâcheté sans reproche, dans l'ombre,
Loin d'un constant décor d'azur ou de brouillards !
Glissement vers le sol qu'on pressent et qu'on frôle
Par les tâtonnements du sommeil épié :
Vertige mol et rond dormant sur notre épaule,
Chaîne silencieuse enroulée à nos pieds !

— Je ne reverrai pas les yeux qui m'ont aimée,
La gaîté de la chair, le rire de l'esprit !
Ma peine rôde autour de la porte fermée,
Je sais ce que mon cœur n'a pourtant pas compris !
Mais lorsque le doux soir, comme une récompense,
Termine la journée aride et sans espoir,
Ô morts qui me semblez la vie et l'abondance,

Je songe qu'en mourant je saurais vous revoir, —
Car l'esprit peut rêver autrement qu'il ne pense !

Égalité

Les lieux qui vous sont bons sont bons aussi pour moi,
Je n'ai jamais aimé que l'abondant partage.
Puisque vos corps éteints sont retranchés des mois,
Je suis absente aussi des séjours et des âges !
Le petit univers qui porte nos fiertés,
Qui tolère un instant nos vœux et nos audaces,
Et nous concède un bref empire dans l'espace
Aux instants du désir et de la volupté,

Je n'en peux plus aimer le négligent visage !
— Cieux qui m'ont enivrée, étroit monde natal,
À présent que je vois se hâter mon passage,
J'absous le fol destin, inutile et fatal.
— Et de tout ce qui fut mon extase et mon zèle,
Ma force opiniâtre et mon multiple amour,
De tout ce qui faisait que, mince entre mes ailes,
Je frémissais, pensante abeille de velours,
Il ne me reste plus, sauf le bonheur du somme,
Que ces instants légers, sans souhaits, sans espoir,
Où j'aime encor ce front que désiraient les hommes,
Lorsque d'un pas dansant je pénètre un miroir…

Interrogation

Peut-être puis-je encor, sans penser, contempler,
Avec la douceur qu'ont les bêtes
Dont le souhait jamais n'est sûr d'être comblé,
La beauté des cieux sur ma tête.
Peut-être, sans vouloir que tout serve à l'amour,
Puis-je louer d'un œil candide
La vanité pompeuse et naïve du jour,
L'orgueil des cités sous le vide.

Peut-être puis-je aimer d'un cœur indifférent
Le sable et l'eau d'une calanque.
— Qu'importe si, fougueux, musical, odorant,
Le vaste univers me harangue ?
Le jour à mon destin ne donne ni ne prend :
Rien ne peut menacer un cœur à qui tout manque.

Le souvenir des aïeux

à Hélène VACARESCO

Une enfant qui naquit dans la Gaule latine,
Et dont le rêve fut chantant et pastoral,
Est puissamment liée au secret ancestral
Qui du bord d'un pays vers d'autres bords l'incline.
Climat spirituel, France au soleil d'argent,
Quand mon âme au sang vif fut par vos soins nourrie,
Je sus qu'une lointaine et rêveuse patrie
Avait formé mon sort d'un fuseau diligent.

Mon père me parlait des rives bucoliques,
Des espaces brillants de maïs et de blé ;
J'imaginais debout, dans les sillons comblés,
Le paysan rieur, au cœur mélancolique.
Puis un jour j'entendis d'étranges violons
Dont Paris acclamait les phrases déchirantes.
J'écoutais ces appels vers les routes errantes
Où mon œil enfonçait son vœu brûlant et long.
L'un des musiciens, dans la troupe enivrée,
Jouait farouchement de la flûte de Pan.
Peut-être que ma vie, à jamais altérée,
De ce chant frénétique et nomade dépend.
Et puis, j'ai voyagé, petite fille encore,
Dans ce pays doré, raisonneur et naïf.
Je me souviens des jours sans fin, couleur d'aurore,
Des enfants nus, des bœufs, des murs blancs et des ifs.
Là, j'ai vu des palais, des églises, des tombes,
Tout ce dont mon esprit ignorant était né.
— Depuis combien de temps prépariez-vous, colombes !
Le pur roucoulement que les dieux m'ont donné ?

Plus tard, dans Michelet, dont l'éloquence enlace
Les cités, les héros, les lois, les passions,
J'ai vénéré la noble et lumineuse place
Que Rome en essaimant fixait aux nations.
Enfin, j'ai vu louer la terre paternelle
Qu'illustrent le labeur, la vaillance et les arts,
Par cette voix vouée à la France éternelle
Qui, saluant l'heureux et lyrique hasard,
M'écrivit, en vantant l'argile originelle :
« D'où vous vîntes, comme Ronsard ! »

Chloé

PETIT POÈME POUR UNE ANTHOLOGIE

Chloé, timide enfant, ô vierge chevrière,
Dont le voluptueux et chaste étonnement
Fera rêver sans fin l'audace des amants,
Toi dont le nom retient l'amour et la lumière,
Que devint ton destin quand te fut révélé
L'envahissant plaisir qui suspend ton haleine ?
As-tu vécu sans pleurs, ton doux corps emmêlé
Au pâtre qui t'apprit ses jeux dans Mytilène ?

N'as-tu jamais connu le désordre et les maux
Du désir, cris d'oiseaux et lancinantes ailes,
Quand le printemps furtif, sur les sombres rameaux,
Fait soudain crépiter ses vertes étincelles ?
Dans ton île pierreuse où le cyprès touffu
Semble un mât préparé pour déployer sa voile
Et voguer vers la vaine énigme des étoiles,
As-tu su demeurer la nymphe que tu fus ?
Ton agreste bonheur, près des purs asphodèles,
Des troupeaux turbulents et des flots aux beaux plis,
A-t-il pu te garder, Chloé, d'être infidèle,
Et de louer Éros au creux d'un nouveau lit ?
Qu'importe ! Rien ne peut arrêter ta jeunesse,
Ton regard ingénu que bombe un frais cristal ;
Tu reposes, pudique, ô gracile déesse !
Dans le constant azur d'un roman pastoral.

Chatte persane

La chambre, où l'été monotone
Confine les ors de sa gloire.
Une brise tiède frissonne
Et creuse d'argentines moires
Sur la chatte aux yeux de démone
Qui, sournoise et longue, vient boire
Dans le vase des anémones…

Les îles bienheureuses

Onde, ciel frais glissant avec de claires ailes
Dans les prés, et portant de chantantes nouvelles,
Sans vous le paysage a ses yeux las et clos !
Les cœurs, comme la soif, ont le désir de l'eau.
Toute chose qui plaît a sa source légère :
Le branchage et les fleurs sont de sucre humectés,
Les fruits laissent filtrer un parfum qui suggère
Le suave torrent dans leur chair arrêté.
La ceinture des flots rend les îles divines,
Et, dans la plus obscure et morose cité,
L'esprit est réjoui dès l'instant qu'il devine
Le chant de la fontaine, au jet précipité…

Île inventée, avec son végétal panache,
Sa moite floraison d'océan qui s'attache
Au sol, et largement l'humecte de bonheur !
Corail sur l'arbrisseau, coquillages en fleur

Qui semblent attentifs, ainsi que la gazelle,
Aux pudiques secrets que se disent entre elles
Les filles du jardin, graves comme des sœurs.
— Nous ne connaîtrons pas la flambante prairie
Où s'écoulent les jours étincelants, égaux.
L'image éveille en nous un nostalgique écho.
— Dans l'arome du vent qui s'élève des flots,
Que n'ai-je pu rêver sous une draperie,
Mollement suspendue aux palmiers indigos !

Écailleuse rondeur à quoi tout s'évertue :
Le flot, les fleurs, le roc,'arbre à noix de cocos ;
Le petit voilier dur est en dos de tortues,
L'eau se hausse et se traîne en course d'escargots.

— Ah ! pouvoir habiter vraiment ce paysage,
Pouvoir, quand tout nous nuit, poser sur le visage
Du nonchalant, maussade et constant univers,
Ce masque somptueux, bleu, violet et vert !

Dans les joyaux touffus et animés du val,
Où le feuillage autant que le plumage ondule,
Est-ce l'aube intriguée ou le soir estival ?
Énigme du matin ou bien du crépuscule ?
On goûte le tranquille et sensuel bonheur
Que le silence épand au milieu des couleurs,
Dans l'arome qui sourd des moelleuses capsules.
— Et devant le secret du parfum pictural,
Je me souviens du cri de Gérard de Nerval,
Où l'on ne sait quel feu mystérieux circule :
« Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule ! »

Mirage de Noël

Plus que l'été d'azur et d'ambre,
J'ai, dans l'enfance, aimé le gel
Du soir ténébreux de Noël
Et le vert sapin dans la chambre.
J'imaginais l'âne et le bœuf
Attiédissant l'ombre glacée,
Les mages, l'étoile empressée,
L'enfant, arrondi comme l'œuf

Du Saint-Esprit, ramier céleste,
Et dont le mystique baiser
S'était divinement posé
Sur la Vierge sainte et modeste.
Que de froidure ! que de vent !
Et le tremblement de la porte !...
Puis, soudain, un roi blanc apporte
Son cadeau d'or. Le roi suivant
Est blanc encore, — mais le troisième
Est un roi noir. J'avais si peur
Qu'il eût honte de sa couleur !
Mais je voyais l'enfant suprême
Accueillir le bon nègre aussi
De son sourire qui protège !
— À présent, je songe au souci
Que m'eût causé, parmi la neige
Qui brillait en mon cœur, le net
Azur baignant les molles palmes,
(Et nul sapin !) pendant le calme
Et chaud Noël de Nazareth !

Bonaparte

Grand mort, dont le regard chaque matin renaît,
Argenté comme l'aube, ayant sa hardiesse,
Quelle offrande apporter à vos pieds, si ce n'est
Le rappel de votre jeunesse ?
Conquérant infini, vous avez dédaigné
L'instant perfide et vain qui fermait vos paupières.
— Je songe aux soirs de mai où vous vous promeniez,
Habillé comme Robespierre,

Pareil aux autres, — plus nostalgique, et rêvant
À l'odeur de la Corse, à ses cloches d'églises,
Attentif, studieux, déchiffrant les savants,
Lisant la Nouvelle Héloïse.
Vous-même, qui portiez ce destin sans pareil,
N'en pouviez rien savoir ! — Jeune homme maigre et leste,
Profil d'aigle à jamais gravé sur le soleil,
Peut-être fûtes-vous modeste !
Vos deux noms familiers et toujours inouïs,
Sans surprendre épandaient leurs ineffables ondes :
L'un tressaillant et mince, et l'autre épanoui
Comme l'immensité du monde !
Vous viviez, vous parliez, vos gestes, votre accent
Ne dérangeaient pas l'air où se meuvent les astres,
Votre main, sans stupeur, sentait battre ce sang
Plein de triomphe et de désastres.
Des villes et des bourgs, des plaines, des hameaux
Respiraient calmement sans pressentir l'Histoire !
— Ô matins de Turin, soirs de Millesimo,
Adolescence de la gloire !

Tristesse du héros, défiance du cœur,
Tumultueux désirs que la tendresse affine,
Et ces baisers brûlants comme sous l'Équateur,
Dont vous parliez à Joséphine !
— Dans un jardin du Rhin où passeront un jour
Vos régiments dorés que votre aspect déborde,
Beethoven écrira pour vous ce chant d'amour
Que dans la tombe il vous accorde.
— Et puis, comme un été qui n'a pas de couchant,
La gloire, feu constant, brûlant sur mille socles !
Et puis, un jour, ce mot, rapide, altier, penchant,
Ce « Je viens comme Thémistocle… »
Et le torride exil, et l'exhalation
D'une plaine perdue entre l'air et la grève,
Et puis, au loin la haine, — avec la passion
Qu'avaient pour vous les fronts qui rêvent ;
Et votre mort, — et puis l'oubli, les jours, les ans,
La noble humanité recherchant la sagesse,
Honorant les travaux, la paix, l'humain printemps,
— Ah ! je songe à votre jeunesse,

Àvos ordres donnés dans la hâte et l'ardeur,
Quand Marseille et Toulon vous appelaient vers elles,
Et que, votre habit bleu croisé sur votre cœur,
Les bras ouverts comme des ailes,
Vous repoussiez les chefs, l'ennemi, les tyrans,
D'un élan furieux qui bondit et qui vibre ;
— Ô jeune homme, plus tard dans l'Empereur sombrant,
Vous qui vouliez qu'on restât libre,
Je songe à vous ce soir, sous l'Arc par vous bâti,
Où, mieux que le soleil, vous donne la réplique,

— Pareil à vous sans borne, et comme vous petit, —
Un soldat de la République !…

À Rudyard Kipling

Qu'il est beau, cet instant obscur et fortuné
Où, dans l'humilité et le silence, est né
Un de ces cœurs puissants, nouveaux et nécessaires,
Qui dilatent le globe au moment qu'ils l'enserrent,
Et donnent aux humains la joie imaginaire
Et le bonheur d'être étonnés !
Mieux que le feu des Grecs sur la montagne antique,
Annonçant les hauts faits entre l'herbe et les cieux,
L'enfant universel et cependant unique
Est un brûlant sommet par qui tout communique,
Et le monde entre dans ses yeux.

Tout est dans le poète ; il s'ajoute lui-même
Aux siècles, aux trésors, aux nations, aux lois.
L'univers languissant refleurit dès qu'il aime.
Il est fort en son cœur, et pourtant il essaime,
Étant lui seul autour de soi !
Il a tant absorbé et contenu l'espace
Que, dans sa marche ferme et sa simplicité,
Il transporte le monde alors qu'il se déplace.
On voit sur lui des flots, des astres, des cités,
On entend quand il songe, on entend quand il passe,
Se détendre l'immensité.
— Le voici donc, pareil à sa forte Angleterre,

À l'île de vigueur debout sur l'eau d'argent,
Celui qui, d'un élan natif et volontaire,
Joint au Nord obstiné l'Orient des mystères,
À la fois actif et songeant.
Si noble que l'idée ait rendu son visage,
Le ténébreux instinct parfois l'ensevelit,
Il est tout recouvert de brillants paysages,
Il ressemble au destin, il ressemble au voyage,
Et les parcours sont abolis.

Il est baigné d'embruns, et pourtant il embaume,
Sa force est d'azur froid, mais les profonds étés
L'ont saturé d'un rêve où glissent des fantômes,
Telle l'Inde où l'on voit cheminer, dans l'arome,
Des peuples aux pas veloutés.
— Comme un mol éventail de palmes qui s'inclinent,
On sent autour de lui frémir avec amour
Le cortège enivrant des contes des Collines,
Où, dans un bruit lointain de tambour vague et sourd,
Passent des corps ambrés, en blanches mousselines,
Des garçons aux yeux clairs, des filles cristallines,
Les balles de polo heurtant la paix du jour,
Les gais poneys et le vautour !
Ô somptuosité des palais de Lahore,
Gravité de l'Égypte, œil déçu des Bouddhas,
Bruit des lotus s'ouvrant dans la Chine, à l'aurore,
Et la maison anglaise où tout humain s'honore,
Paisible entre ses vérandas.
— Poète, créateur, saisons, forêts, navires,
Par lui l'animal rêve et la cime respire,

L’espace, entre son cœur et celui de Shakspeare,
Penche comme entre deux aimants.

— Que loué soit aussi le héros dont les ailes
Sont deux drapeaux penchés sur des corps endormis,
Lui qui, ressuscitant les stoïques amis,
Sur les soldats de France et d’Angleterre a mis
Des épitaphes immortelles !
Fascinés par la franche et sublime lueur,
Quel nom donnerons-nous à l’homme qu’on contemple
Avec ce long silence attentif et songeur ?
Quel terme est assez fier, quels mots sont assez amples ?
Qu’il soit nommé le Feu, l’Énergie et l’Exemple,
Qu’il soit nommé Consolateur !
Consolateur puissant pour les jours sans courage,
Consolateur secret pour les cœurs moins hardis,
Main d’airain qui, puisant dans le tombeau des âges,
A ramené soudain sur l’antique rivage
Un terrestre et frais paradis !
Veuille l’humanité, dans sa plainte infinie,
Considérer parfois cet honneur sans pareil
D’être, par ses enfants, divine et rajeunie.
Qu’elle efface les pleurs de sa face ternie,
Puisque, lorsque l’azur a de muets soleils,
La sombre terre a le génie !

Hommage à Baudelaire

— Vous qu'on ne croit pas mort, tant le cœur vous possède,
Tant chacun de vos chants a le brillant des yeux,
Baudelaire, ange obscur, étincelant, fiévreux,
Dont le verbe nous meut, nous guide et nous obsède,
Se peut-il que l'on soit près de vous ce matin,
Sur le sol funéraire où dort votre silence,
Vous qu'on n'approche point, que jamais on n'atteint,
Et dont le tombeau seul nous permet la présence !
Moi, je ne savais pas où reposaient vos os,
Jamais mon cœur pensif ne crut à l'alliage
De vos pourpres liqueurs, de vos vibrants sillages,
Avec l'humble demeure où vous êtes enclos.

Vous que tout l'univers ressent, contient, propage,
Qui rajoutez à l'air des sons et des parfums,
Se peut-il qu'en ce havre offensant et défunt,
Vos navires dorés aient leur sombre amarrage !
Inventeur de la phrase où chaque mot surprend,
Comme si le langage avait su vous attendre
Pour élancer sa fleur aiguë, amère ou tendre,
Et créer des pays aux rêves odorants,
Donateur torturé qui dotiez la nature,
Et sans qui les humains ignoreraient encor
L'emmêlement du monde avec la créature,
Et l'éclat soupirant des magiques décors,
Ô poète, brûlé par l'azur et les braises
Des climats chaleureux et des vœux pantelants,
Vous dont le rythme songe, onctueux, net et lent,
Comme les calmes pas de la Malabaraise,

Esprit le plus tenté, esprit le plus blessé
Parmi ceux que l'énigme et que le sort offensent,
Nous groupons près de vous, immense descendance,
Les cœurs voluptueux, déçus ou délaissés !

Qui craindrait de dormir dans la nuit sans aurore,
Puisque, pour voisinage et secret compagnon,
Il aurait votre front où brillaient les rayons
Que composait l'abeille embrasée et sonore !
La mort hait les humains ! Les astres refroidis
Que consultent encor les amants et l'augure,
Du moins gardent longtemps leur divine figure
Sous le céleste arceau du menteur paradis !
— Ainsi c'est vraiment vous, porteur d'encens, de myrrhe,
Qui près de nous gisez, abandonné, dissous,
Pareil, dans le néant qui vous capte en dessous,
À ces bijoux perdus de l'antique Palmyre !
— Mais je songe soudain que votre sombre amour
Avait élu l'amante obscure et taciturne.
Vous avez retrouvé la déesse nocturne
Dans le lit éternel où n'entre pas le jour,
Cependant que vos chants, honneur des écritures,
Atteignent, d'âge en âge, aux époques futures !

Pour Anatole France

Votre souffle a rejoint les choses éternelles,
Calme joueur de lyre, honneur de la raison !
Et l'éther est soudain enivré par les ailes

De vos sens dispersés en leur riche saison !
Des ormeaux de Virgile aux cieux de Pythagore,
Votre ineffable esprit erre subtilement ;
Par vos feux envolés, nous croyons voir éclore
Une humaine bonté sous le dur firmament !

Comme un rosier ornant un chapiteau suprême,
La grâce de vos chants dans l'air s'épanouit,
L'avenir, dieu fougueux, qui s'arrache à lui-même,
Répond à vos souhaits par un cri réjoui !
Il n'est nul point des temps que votre voix n'atteigne,
À votre appel, l'espace est bourdonnant d'échos,
Un siècle, en accourant, a la voix de Montaigne,
Un autre, les ciels bleus du Frère Angelico.
Vos livres aux beaux jeux, actifs comme la danse,
Mêlent abondamment, dans leur cercle doré,
L'audace de l'idée et la fine prudence
Du langage savant, agile et mesuré.
France ! fils de l'Hellade et de l'antique Rome,
Fronton du Temple humain, centre de la Cité,
Vous dont le choix sacré nous désignait les hommes
Nés sous le signe austère et pur de l'équité,
Vous êtes à jamais vivace et nécessaire,
Génie hospitalier où s'abritait l'espoir,
Sagesse au front puissant qu'aucun lien ne serre,
Qui par des cailloux blancs masquiez les cailloux noirs !

Maître de la cadence enivrante et sensée,
Que sur votre tombeau, où les rêves humains
Évoqueront votre âme ardemment dépensée,
On voie veiller sur vous la flamme renversée

Du coureur éperdu qu'est l'incessant Demain,
Et l'éternel Éros, ami de la pensée !

Jaurès au Panthéon

L'homme a besoin d'aimer !
L'homme a besoin d'aimer ! Jean Jaurès, nul écho
Ne peut vous parvenir de ce moment auguste
Où, par vous habitée, une foule au cœur juste
Avec amour vous mêle aux cendres de Hugo !
Les morts ne savent rien du sillage de flamme
Qui suit l'évasion de leur souffle oppressé.
Ah ! que les morts sont morts ! Mais des millions d'âmes
Naissent de cet instant où leur vie a cessé.

Comme un groupe stellaire aux cieux tristes des hommes,
Un astre au feu nouveau surgit de leur trépas.
Leur cœur distribué nous fait ce que nous sommes.
— Mort désintéressé, vous ne le saurez pas !
Vous ne le saurez pas, mais votre ample génie
À travers ce qu'il fonde et ce qui le déçoit
Eut dans son chant lyrique un juste espoir en soi
Et le pressentiment de la vie infinie !
Durée, éternité, triomphe, ô vanité !
Rien ne trouble le mort dans sa sombre paresse ;
Qu'importe si le pampre âprement récolté
Dispense la vigueur et la lucide ivresse !
Le héros, au-dessus des mortels hésitants,
Est comme une action secrète et continue,

Car, courbés sous leur joug, c'est pourtant de la nue
Que les hommes, pensifs, reçoivent tout élan.
— Jean Jaurès, quelquefois les destins se concertent
Pour qu'un plus noble esprit ait son suprême éclat :
Tué, mais immortel, vous ne fûtes plus là,
Le jour où l'univers eut les veines ouvertes !…

Hommage à Costes et à Le Brix

Victor Hugo, dont l'âme est l'azur mêlée,
Vous avait pressentis, calmes et purs héros :
« J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées ! »
Chantait-il, ébloui par le vol de l'oiseau.
Il décrivit l'espace et nomma les étoiles ;
Ce que son œil sut voir, vous l'avez pu toucher,
Quand, forcenés, muets, dans vos ailes de toiles,
L'esprit net, le corps sûr, le cœur bien attaché,

Vous franchissiez les eaux, vous traversiez l'espace,
Et, ne pouvant trahir vos fermes volontés,
Vous poursuiviez l'exploit que rien d'humain ne passe,
Pénétrant les hivers, absorbant les étés.
Sans vous désaltérer, sans vous nourrir, sans somme,
Supportant le trop froid, le trop chaud, le trop sec,
Vous avez élevé la qualité d'être homme
Au delà du grand vœu que formulaient les Grecs !
L'univers, étonné, vous loue et vous exalte,
Des peuples ont, sur vous, touché l'honneur français,
Quand, avec l'infini céleste, à chaque halte,

L'éclat du sol natal dans vos yeux paraissait !
L'on songe, en ne pouvant interrompre ce rêve,
À votre solitude immense dans l'éther,
Et, tandis que l'Oiseau s'abaisse ou se relève,
On sait que, clair bijou qui vient décorer l'air,
La cocarde joyeuse aux trois couleurs vivaces,
Secrète Marseillaise unie à vos destins,
Donne un sens plus profond, plus grave et plus sagace,
À la fierté bretonne, à l'orgueil girondin !

Soyez bénis aussi dans la chance future,
Infatigables cœurs qui ne souhaitez rien
Que d'animer d'amour la hautaine nature,
Et d'inscrire la gloire au livre aérien !
— Même le triste esprit, hanté de solitude,
Qui croyait oublier tout but essentiel,
Sait quelle est sa raison, quelle est sa certitude,
Lorsqu'il s'écrie : « Un ange ! » et lorsqu'il dit : « Le ciel ! »

La musique

Ma mère, que les dieux formèrent dans l'Attique,
Moi qui suis votre esprit persistant et grandi,
Faut-il que jamais plus, dans le soir romantique,
Quand la fraîcheur du lac au chaud azur réplique,
Je n'entende, les yeux par les pleurs attiédis,
Sur le clavier soudain pareil au paradis,
Plus beaux que ce qu'on sent, plus beaux que ce qu'on dit,
Les oiseaux délivrés par vos mains pathétiques ?

Sereine alacrité de Bach, courtois Mozart,
Ruses, pleurs, invective, urbanité céleste,
Colombes s'échappant de la voix et des gestes !
Schumann, Venise errante, et puissants étendards
Plantés sur le plaisir, plantés sur la défaite !
Sanglots, brillant autant qu'un lustre dans la fête,
Puis ce vague, confus et délirant départ !
— Beethoven, conscience et tumulte de l'être,
Solitude où la foule abonde, front baissé,
Et, toujours, sous vos pas saignants ou délaissés,
Le sommet, et le cri de vos anges champêtres !
Schubert, forêt où rêve un rosier puéril.
Chopin, explorateur d'un ciel mélancolique,
Clairon de la langueur, gémissement viril,
Moissonneur de l'orage et des soleils obliques,
Dans la captivité d'un spacieux exil.
Liszt, forcené, fringant. Villa d'Este. Et la neige
Sous le trépignement hongrois. — Rêves romains. —
Wagner, tout ruisselant de liquides arpèges,
Parmi l'appel du cor et les chants surhumains !
— Charmant Bizet, avec sa bacchante espagnole,
Arrogante et tragique avec un air français.
Italie, où le flot, le cyprès, la gondole,
Sur le cœur du passant font de chantants essais !

— Et vous, valses de Strauss, facilité de vivre,
Rose au calice rond, mobile et pur dessin,
Breuvage dont Musset et dont Heine étaient ivres,
Romanesque blancheur de l'épaule et du sein !
— Et puis, cette sournoise, âpre et stridente horde,
Que l'on croit mendiante et qui ruisselle d'or !

Fulgurante Russie, où, dans le jeu des cordes,
Pâques fait tressaillir son gigantesque effort !
— Je vous ai tous connus, sources, oiseaux, tonnerre,
Atomes infinis du sonore océan !
Musique : aile et parfum, balancement d'encens,
Vous enivrez les pas que capture la terre,
Vous sauvez ce qui gît, ce qui tombe et descend,
Vous qui créez des dieux où je vois le néant,
Et, répandant la haute et secrète lumière,
Allez joindre les morts comme un aigle son aire !

Hommage à Franz Schubert

Dans la maison tranquille où le maître d'école,
Au soir de la journée, offrait à ses enfants
Le concert familier, plus beau que la parole,
Que le violoncelle exhale en triomphant,
Un petit garçon vint à naître, un fils encore,
Sur qui les trois aînés précipitent leur front :
— Dans l'obscure famille, enfin, voici l'aurore,
Voici celui qui met des ailes à ton nom,

Vieux Schubert ! homme rude, attentif à la glose
Que ton savoir consacre aux enfants plébéiens,
Toi dont l'ambition, qui fièrement s'impose,
D'être bourgeois de Vienne et bon musicien,
N'aurait eu pour écho que la nuit éternelle
(L'as-tu su ce soir-là ?), si le petit garçon
Qui vient de s'arracher aux fibres maternelles,

N'eût porté dans son cœur tout l'univers des sons !
— Mystère de l'enfance, où ce que l'œil reflète,
Ce que surprend l'ouïe et ce qu'un corps ressent,
Font de l'être chétif qu'une déesse allaite
La coupe balancée où brûlera l'encens !
Jardin de Lichtenthal, musique dans l'église,
Jeux autour du vieux puits, cris des garçons entre eux,
Village où les auvents font rebondir la brise,
Source, moulin, tilleul, chemins aventureux,
Postillon dans la nuit sur le sol romanesque,
Branchage dépouillé, neige de bleu cristal,
Vous entriez au cœur de Franz Schubert ! Les fresques
Qu'il traça sans répit d'un pinceau musical,

Ce sont les lieds fameux où tout fleurit, s'élance,
Déroule sur l'espace un rythme pur et long,
Sonore coloris ! comme on voit, dans Florence,
Des anges sur les murs jouant du violon !
Car l'humble adolescent que l'harmonie assaille,
Qu'étourdit le frisson des forêts et des mers,
Sur le papier réglé met les noires entailles
Qui font l'éther plus noble et les jours moins amers.
Douce hospitalité des maisons viennoises,
Quand le démon Schubert, lunettes sur les yeux,
Fait jaillir de ses mains dont le galop se croise,
L'allègre mouvement de son cœur anxieux !
Les saintes amitiés l'entourent quand il joue,
Autour du vif piano monte un frais univers,
Les femmes au col nu, les cheveux sur leurs joues,
Traversent, les yeux clos, le Voyage d'hiver.
Leur amoureux esprit s'abandonne aux cadences

Que le fiévreux Schubert construit diligemment ;
Le cri religieux, la dignité des danses,
Dirigent vers leur cœur des amants nébuleux !

— Mais parfois, quand le sort te déçoit et t'offense,
Ô Schubert ! quand les pleurs se mêlent à ton pain,
Tu composes ce miel de grâce et de souffrance
Dont viendra s'iriser le sanglot de Chopin !
Les poèmes de Gœthe et les vers romantiques
N'auraient pas, ô Schubert ! leur suprême sursaut,
Si ton ample génie, alerte et despotique,
N'eût comme un océan soulevé ces vaisseaux !
Tout t'appartient, la fleur agreste, les fantômes,
La séduction grave ou joueuse du sort,
L'onduleux mouvement, pareil à des aromes,
Liant la jeune fille aux appels de la mort.
Et cependant, tu meurs à trente ans ! La musique
Eût pu puiser en toi sans rencontrer le sol,
Liquide profondeur, ardeur chaste et physique,
Nuage voyageur, incessant rossignol !
Trente ans ! Tu n'as donné que ta jeunesse au monde !
L'inconscient destin s'est appauvri de toi,
Schubert, cœur matinal ! Mais tes suaves ondes,
Comme un neuf élément, chantent sous tous les toits !

Tes juvéniles jeux valent les jeux suprêmes,
Un pampre plus parfait forma ton jeune vin.
Beethoven, le lion blessé, soupirait : « J'aime
Ce qui, chez Franz Schubert, est unique et divin ! »
Le soir où tu mourus, dans ton précis délire,
Tu répétais à ceux que le chagrin brisait :

« Je ne suis pas chez moi, menez-moi vers la lyre,
Vers le sommet profond, vers celui que je sais ! »
Ce que tu souhaitais, le destin te l'accorde ;
Beethoven t'a quitté un matin de printemps,
Le monde souterrain vibre comme des cordes,
Dans la froide cellule où son repos t'attend.
Le sort est juste enfin, ton âme est satisfaite,
Beethoven t'attendait, ton corps est près du sien,
Et les dieux ténébreux président à la fête
Qu'est le rapprochement des grands musiciens !

Remerciement à Schubert

J'ai voulu, ces jours-ci, réentendre tes voix ;
Le monde célébrait ton saint anniversaire ;
Et j'écoutais ton chant qu'on respire et qu'on voit,
Tandis que l'esprit rêve et que le cœur se serre.
L'on jouait devant moi la valse, l'impromptu,
L'andante où la rosée avec ses larmes brille,
Et soudain, l'ouragan suave s'étant tu,
Je vis rêver au loin une petite fille.

J'apercevais, au fond du passé ravissant,
Une enfant appuyée au long piano d'ébène ;
Le surprenant amour, ce perfide innocent,
Exaltait son visage et hâtait son haleine.
Cette enfant, en qui l'âme étrangement pesait,
Sur le chemin des sons devenait plus légère,
Elle aimait la mesure et vénérait l'excès,

Soumise à l'harmonie en qui tout s'exagère.
Le lac bleu murmurait un lied riant et bas,
L'azur se déchirait en noires hirondelles,
Il semblait que le jeu de ma mère absorbât
Le paradis vivace où je songeais près d'elle !
Le clavier noir et blanc ruisselait sous ses doigts ;
Tes verts cahiers, Schubert, laissaient pendre leurs pages.
Mon cœur se distendait dans un corps trop étroit ;
Ma mère au pur profil, de ses beaux bras adroits,
Distribuait l'éclat de ton divin bagage.
C'est l'ancienne enfant, à la fois ivre et sage,
Qui te bénit, Schubert, pour ce que je te dois !

Liszt

Aventureux, chargé d'âge, toujours brillant,
Récoltant l'univers en gerbes musicales,
Prédicateur qui va succombant et priant,
Il rassemblait l'amour sous ses mains sans égales.
Son chant tumultueux semble élargir la nef
Par les accords dissous et la paix solennelle,
Et puis, soudain, son rêve, alerte, brusque et bref,
Ne veut plus qu'annoncer une autre œuvre éternelle :
Le torrent de Wagner se colorait du sien.
On prenait son génie et son cœur à sa table.
Bon, prodigue, paternel, voici Liszt, l'Ancien,
Que l'on voit résigné, que l'on voit indomptable,
Enivré dans l'alcôve, humble près du retable,
Qu'il soit béni parmi tous les musiciens !

L’ancêtre

D’où sommes-nous venus, quel est l’ancêtre étrange,
L’agreste, inconscient et lascif animal,
Qui, séparant un jour le bien d’avec le mal,
Fit naître en nous l’angoisse et la pudeur de l’ange ?
À quel moment du temps, comme en quelle saison,
Le désir, qui guidait ses gambades heureuses,
Fit-il place à l’ardeur pensive et langoureuse
Et fixa-t-il en nous la solide raison ?

Habitant des forêts ou bien des mers fécondes,
Sombre aïeul séculaire, endormi sans remords,
Par qui nous connaissons le plaisir et la mort,
À travers la douleur infuse dans le monde,
Je songe à tes yeux prompts, à tes gais appétits,
À tes crimes prudents, peureux et nécessaires,
Et je lève mon front, hanté de paradis,
Vers la nue où jamais tes vœux ne se posèrent.

Évolution

Peut-être que parfois, dans la nuit chaude et blanche
Du naissant univers, le monde des parfums,
De son haleine altière enivrait un à un
Les puissants animaux arrêtés dans les branches.
La bête veloutée, et que domptait l’instinct,
Sentait le soir bleuir sa cervelle légère,

Et le suave élan des odeurs messagères
L'enivrait d'un plaisir langoureux et hautain.

Le couple d'où devait sourdre l'humaine espèce,
Baignant dans les lueurs d'un tropical été,
Eut sans doute, humblement, cette noble tristesse
Qui mélange le rêve avec la volupté.
Enjoué dans l'azur, troublé par les ténèbres,
Peut-être que le corps en qui l'homme naissait,
Eut-il confusément l'anxiété funèbre
Et connut-il un vague et sombre « je ne sais » ?
Peut-être que le mâle auprès de la femelle,
Contemplant l'infini palpitant et muet,
Conçut-il la sublime évasion des ailes
Et sut-il qu'en un dieu son cœur se transmuait ?
Astres qui m'inspirez ! scintillante étendue
Que mon regard aborde et scrute avec orgueil,
Peut-être l'avez-vous provoquée, entendue,
L'immense poésie éveillée en leur œil,
En cet œil animal, prudent, hardi, rapace,
Qui choisissait sa proie entre l'air et le sol,
Et dont nous conservons, dans l'azur clair et mol,
Je ne sais quel charnel appétit de l'espace ?

Homme, bête, fureur, calme, labeur, esprit,
Tout n'est qu'un même effort dont nous portons la somme ;
Ce que l'on offre au sort n'est pas donné, mais pris,
Par le fatal destin, tout gonflé de mépris,
Qui ne distingue pas le néant d'avec l'homme.

Ténacité

Le jour morne est d'un jour morne encore suivi.
Brave et tenace au cours du chemin monotone,
Le corps rêveur escompte un bonheur qui l'étonne :
Pour ce peu de bonheur que l'on espère, on vit !
On vit pour cet instant sans bords, mais éphémère :
Ambition, triomphe, amour, insanité !
Pour ce trop fort plaisir, ce peu de volupté,
Nulle obstination ne semble trop amère.

Pourtant, tout redescend vers l'angoisse ou l'oubli.
L'homme ne garde pas ses superbes conquêtes,
Il n'est pas de lueur que le destin n'arrête.
— Amants, qui triomphez dans l'ouragan des lits,
Et déchiffrez soudain par l'ivresse secrète
Qui livre l'infini à vos tendres délits,
Les plans universels par quoi le monde existe,
Que j'aime votre extase, ample, savante et triste !

Exigence

L'être recherche le plaisir,
Toute sa force le réclame,
Nous conférons le beau nom d'âme
À la puissance du désir.
Il faudrait que toujours nous tente
Quelque appel ou bien quelque attente,
Et, repoussant le morne effort

Qu'exige la vie humble et creuse,
L'homme se ruerait vers la mort,
S'il la savait voluptueuse.

Conscience

Quand le sort semble pur et franc
Et que la jeunesse s'efforce,
Comme la sève sous l'écorce,
À dominer le corps souffrant,
Périr paraît inique et lâche ;
On s'acharne à la dure tâche,
Comme un travailleur dans le rang.
J'ai craint d'avoir tort en mourant.

L'Indéchiffrable

L'abîme et le sommet ont le même néant.
Quel que soit le séjour où l'esprit se démène,
Il sent que rien n'avait prévu la race humaine,
Lentement surgissant du sein des océans.
Que d'hommes ont passé sous les astres ! Que d'êtres
Ont levé vers les cieux leur regard dédaigné
Et qui, tous innocents et condamnés à naître,
Ont vécu haletants et sont morts résignés.

Depuis la bulle d'eau jusqu'à l'arche céleste,
Tout est rébellion, refus capricieux

De laisser déchiffrer à l'esprit grave et leste
Le stellaire alphabet dont palpitent les cieux.
Si, du moins, le plaisir accompagnait la vie,
Si cette récompense au leurre éblouissant
Permettait que soudain se transforme et dévie
Le sort, avare au cœur et contempteur du sang !
On connaîtrait ainsi des paradis suaves,
On ne quitterait pas les ors du plein été ;
Mais le destin impose aux humains d'être braves
Et s'emploie à ternir la noble volupté.

Conclusion

Calme désertion, dénouement faible et tendre ;
Pour tout ce qu'on briguait, indolence et mépris ;
Corps inerte, apaisé, où l'on sent se détendre
Tout ce qu'offrait la vie et qui faisait son prix.
Laissez-moi m'endormir, sommeiller c'est connaître,
C'est être nettement et justement savant.
La mort, par son opaque et mystique fenêtre,
Ne laisse plus passer rien qui soit décevant.

L'immense vanité qui comblait nos journées,
Les risibles combats pour devancer autrui,
Les souffrances du corps laissant l'âme étonnée,
La foule des regrets, vont finir aujourd'hui !
La terre sans pitié que seul rend excusable
Le frémissant désir de se perpétuer,

Étroitement prendra dans le froid de son sable
L'un de ceux qui naquit afin d'être tué.

Indigence

On aime tristement ; même à travers la joie,
Un invisible obstacle aisément se déploie
Et disjoint les esprits qui se veulent mêler.
Hélas ! tout être est seul sous le ciel étoilé !
L'orgueil a son désert ainsi que sa tendresse.
Douleur du noble amour ou de l'ambition,
Vous voyez fuir l'espoir et languir l'allégresse !
— Pourquoi faut-il que l'âpre et brève passion
Où l'homme s'assouvit, se limite et s'abaisse,
De tous les sentiments soit le seul sans tristesse ?

Irruption

Le malheur entre dans la chambre.
Depuis des siècles, il accourt,
Il brise le cœur et les membres ;
L'être stoïque est sans recours
Contre cet hôte turbulent,
Qui, tantôt hâtif, tantôt lent,
Nous guide vers la tombe étrange
Où la vie, avec son cœur d'ange,
Ne trouve plus aucun amour.

— Ô mort preste, élan sans échange,
Cassure abrupte dans le jour !

Souvenirs d’un jardin d’Angleterre

Mon enfant, mon ami, mon frère,
La nuit descend ;
Je ne vois que tes yeux sur terre
Et que mon sang.
Que le sel de la mer démente
Flagelle enfin
Le corps que le désir tourmente
Plus que la faim !

Que le cordage des navires
Fasse un nœud noir
À ce cœur qui roule et qui vire
Pour te revoir,
Et que l’ancre qui fixe au sable
Les paquebots
M’accorde enfin la douceur stable
D’un froid tombeau.
Près d’un petit temple qu’obsèdent
Les seringas,
Sens-tu comme tout mon corps cède
Aux doux ébats ?
Ô roses ! étouffez l’angoisse,
Les cris ardents
De la volupté qui se froisse

Entre les dents.
Le lierre sur des maisons noires
Frissonne et luit ;
Je meurs de précise mémoire,
D'ardent ennui.

C'est le vent salé de la Manche,
C'est le vent gris,
Qui me soulève et qui me penche
Vers ton esprit.
Le vent qui passe dans les roses,
Ce soir trop doux,
Veut que mon front glisse et repose
Sur tes genoux.
Ces parfums, cette molle vague
D'un soir d'été,
Font que le cœur meurt et divague
De volupté.
Comment demeurer davantage,
Lointains, absents,
Quand ta plus agissante image
Est dans mon sang !

Confrontation

Àl'horizon pâli du matin automnal,
Je regarde à travers le fin rideau d'un saule,
Le coteau délicat comme une mince épaule,
Qu'un oiseau frôle avec son doux ventre animal.

La nature se meurt. Sa grâce reposée,
Où rêvent dignement des larmes en suspens,
Ne semble pas tourner vers le flambant dieu Pan
Ses yeux qu'éblouissaient les caresses osées.

Ce qui fléchit en elle expire mollement.
Même quand le verger et la vigne rougeoient,
Elle ne s'unit plus à cette pourpre joie
Qui mêlait en été la bacchante et l'amant.
Sa sereine faiblesse a bien la connaissance
D'un sommeil où le germe, insidieusement,
Conservant sa vigueur, sa grâce et son essence,
Renaîtra, frais et pur, palpitant diamant.
— Qu'êtes-vous, race humaine, auprès de tant de force !
Parasites rêveurs que grandissait l'esprit,
Vos labeurs, vos espoirs et la stoïque écorce
Dont tout être se vêt, n'empêchent le mépris
D'un monde sans pensers où vos pleurs et vos gestes
Se perdent dans l'espace et les tombes agrestes !

Espace

Lorsque le soir est beau, quand sa mince apparence,
Son néant constellé intrigue un cœur savant,
Et quand le monde vert des feuillages balance
Cette odeur de fraîcheur qui compose le vent,
J'absorbe, ayant tout bu dans de divers calices,
La liqueur du triomphe et le venin du fiel,

Ce tout premier bonheur candide et sensuel
De respirer l'éther agile, espiègle et lisse,

Ce tout premier plaisir, celui par qui l'on vit,
Celui par qui l'on songe et pressent l'aventure,
Dont l'allègre vigueur, sitôt qu'on la ravit,
Abandonne à la mort la fière créature.
Beauté de l'air, c'est vous qui fîtes mes pensers.
Vous m'apportiez le monde, ô caresseur des astres !
Votre céleste souffle en tous lieux dépensé,
Amplifiait la joie et calmait les désastres.
Preste organisateur de toutes les saisons,
Ce que vous dédaignez se flétrit et s'efface,
Et je songe à ce jour, calme, dans ma maison,
Où ne recevant plus vos faveurs de l'espace,
J'aurai fermé mon corps, las des cieux et des sons,
Aux douleurs de l'effort comme de la raison.

Départ

J'ai trop lutté, je me résigne.
Quelle circonstance était digne
De tant de souffrances insignes ?
Certes les malheurs éclatants
Du corps, de l'âme, sont autant
De témoignages et de signes
Qui parent l'être courageux.
Sache élever au-dessus d'eux
La noblesse d'un col de cygne.

Nous ne sommes jamais tout éloignés

Nous ne sommes jamais tout éloignés : la ville,
Où se meut le souci auprès des vanités,
Aborde et se défait près du terrain tranquille
Où tu dors englouti dans la basse cité.
Je ne vais pas te voir, ma douleur souveraine
Ne saurait t'aborder sans partager ton toit.
Ton logis est glacé, ta rue est souterraine,
Le néant que j'anime est étendu sur toi.

J'ai dit que je t'aimais, gaîment, chaque journée,
J'ai vanté cet accord.
Ô Mort tout exultant, qu'a fait la destinée
Des rêves de ton corps ?

Ce n'est donc rien

Ce n'est donc rien, sous l'œil des astres innombrables,
Ton chaud visage avec la liqueur du regard ?
Ce n'est donc rien, l'émail du rire désirable,
Qui fait surgir en nous de suaves égards ?
Ce n'est donc rien, ton corps de bronze pâle et d'ambre,
Ton équilibre droit et le cœur au côté ?
Ce n'est rien, la structure onduleuse des membres
Dont l'éclat tout d'abord prime la volupté ?

Parce que la nuit bleue a Véga de la Lyre,
Pégase, le Sextant, Andromède, Orion,
Ne serait-ce donc rien, ce surhumain délire

Où le désir frémit ainsi qu'un alcyon ?
Non, non : cet instant seul fut précis, juste et vaste.
Que disions-nous ? Le monde en nos mains reposait.
Je craignais ta douceur et tu craignais mon faste,
Et chacun s'efforçait à taire ce qu'il sait.
Je te prenais ta vie animale et pensante,
Je tarissais ton cœur et t'emplissais de moi.
Et notre âme, soudain en commun agissante,
Dans l'univers aigu élançait son émoi.
Pour ce plaisir confus, mais le seul nécessaire,
On lutte, on organise, on exécute, on va.
Désir ! dans l'infini le seul instant sincère,
Toi le peu qu'on obtient de tout ce qu'on rêva,
Seul, tu distends le cœur, l'éblouis et desserres
L'étroit étonnement où tous les êtres errent,
Et même le mourant, déjà sans atmosphère,
Ne comprenant plus rien au terrestre décor,
Songe à ce diamant illuminant le corps.

Bien souvent, au moment

Bien souvent, au moment des suprêmes fatigues,
Quand le corps sent ses maux faiblir et comme épars,
Et, qu'assuré soudain de l'infini départ
Qui fut, avec l'amour, sa hantise prodigue,
L'esprit prêt à s'enfuir jette un pâle regard
Sur ces membres lassés qu'on sent encore solides,
Et le corps, désormais esclave du hasard,
Contemple cet envol qui l'abandonne au vide ;

Et sachant qu'il fut tout, que lui seul animait
La passion charnelle ou bien spirituelle,
Il ressent en mourant que le faible coup d'aile
Qu'il prenait pour l'esprit altier, ne fut jamais
Que l'hôte présumé de l'ample citadelle
Qu'est le corps secouru par les veines fidèles.

Il n'est rien qui n'ait plu

Il n'est rien qui n'ait plu à mon cœur téméraire.
La nature m'offrait des éblouissements,
Et nul confus amour n'eut une ardeur plus fière
Que cette enfant si sage avec un cœur dément.
Mais quand soudain la mort aux traînantes disgrâces
Eut recouvert mes jours de ses maux lents et vains,
Je sentis un orgueil métallique et divin
M'isoler dans un monde ineffable et sans trace.
Martyre de l'esprit, de la chair et du sang,
Qui peut vaincre le trop, s'offre un puissant encens !

— Où sont les jours couleur de blé ? Où rit la joie
Des fins coquelicots, dont la coupante soie
Paraissait contenir le cri d'un rouge oiseau ?
— Je revois gravement, dans mon âme surprise,
L'univers se mouvoir en la solide prise
D'un cerveau de cristal aussi brillant que l'eau.
Je ne peux pas mourir, si dur est mon étau !
Ô Monde où florissaient le désir et l'étude,

Quand la vie et la mort ont un cruel écho,
Laissez l'esprit blessé louer son altitude !…

Quand j'étais une enfant

Quand j'étais une enfant, j'aimais sur la colline
M'asseoir dans la chaleur légère des épis
Et voir se bousculer les épaisses brebis
Vers la racine torve et les claires épines.
Mon puéril esprit, qui parcourait le temps,
Me situait parmi les herbes de Sicile,
Et, calme, j'amassais le frais lointain des îles
Où, comme moi, rêvaient les filles au printemps.

Je me croyais l'enfant que le destin désigne
Pour surveiller le monde et chercher ses secrets,
Et j'ai loyalement, des astres aux forêts,
Observé l'apparence et déchiffré les signes.
Suaves coloris dont l'esprit se repaît !
Plus tard, quand les désirs brisent tout équilibre,
J'ai souvent souhaité retrouver cette paix
De l'enfant méditant près du troupeau qui paît
Et dont l'empressement astucieux et libre
Imprimait au sol vert, par leurs fronts abaissés,
La forme de l'étreinte et celle du baiser.

Que crains-tu de quitter

Que crains-tu de quitter, moribonde enfantine ?
Le temps n'aurait pas su changer ton pas dansant,
Et l'étrange vigueur incluse dans ton sang
Eût fait sonner en toi d'éternelles matines.
Se peut-il que tu sois fidèle à l'univers ?
D'où te viendrait cette humble et coupable constance ?
Ton souffle est emmêlé aux fastes bleus et verts
D'un monde qu'étonnait ta sage turbulence.

Ferme tes larges yeux naïfs et renseignés ;
Sois solitaire enfin comme les nobles îles,
Étends paisiblement tes mains d'aspect fragile,
Mais par qui le destin se sentait empoigné
Et renversait vers toi son front aux fortes franges ;
Et laisse à ce dur sol où souffrent quelques anges
Qui maintiendront le feu dont s'embrasait ton cœur,
Son trop peu de désir et son trop peu d'honneur !

Celui qui meurt peut tout

Celui qui meurt peut tout enseigner aux vivants.
Immobile, jamais remué par le vent,
Installé dans sa case, accoté à son plâtre,
Il ne voit plus passer ses amis idolâtres,
Et, le regard perdu sous un rêve couvert,
Il contemple le mal rongeant son univers.
Il avait tout prévu dans sa raison agile ;

Il savait que le sort n'accorde aucun égard
À l'homme, tout paré de noblesses fragiles,
Dont il blesse le cœur ou l'émail du regard.
Comparant l'étroitesse aux choses infinies,
Il songe à sa naissance où commençaient ses maux
Et déguste l'horreur des longues agonies
En tenant d'un doigt sûr l'effrayant chalumeau.

Il ne dit plus jamais la vérité sonore,
Son ténébreux séjour n'a point d'autre habitant ;
Ses solides instincts lentement s'évaporent
Sous l'incertain décret de son geôlier, le Temps.
Il avait dépensé la vigueur animale
Et les nobles soucis aux astres accordés,
Sans jamais bien savoir que les heures fatales
Lui destinaient l'étrange et hideux coup de dés.
Le courage est facile aux vivants pleins de rêves ;
Un irritable honneur se mêlant à l'amour
Leur apporte un habile et frémissant secours
Qui, lorsqu'ils vont sombrer, les porte et les soulève.
Mais celui dont l'esprit a trop longtemps lutté,
Oubliant les couleurs des saintes voluptés
Qui furent sa douceur, sa bonté, ses colères,
Fuyant le désarroi de n'aimer plus à plaire,
Tant la douleur du corps a de puissants bourreaux,
Rejoint la mâle paix muette des héros.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Derniers_vers_%28Anna_de_-Noailles%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.